



PHOTO: BRUNO LEFOLLARD

Entretien de Martine Boulart avec Denyse et Philippe Durand-Ruel

Propos recueillis par Martine Boulart

Quel étonnement en arrivant au seuil du Manoir de Buzenval... Le poids des collections occupe tout le territoire de la maison et du jardin de Philippe et Denyse Durand-Ruel. Pour bien comprendre l'esprit de nos amis collectionneurs, il faut se représenter Philippe, assis à son bureau, entouré de catalogues qui jonchent la table et le sol jusqu'à la hauteur de ses accoudoirs. De son côté, Denyse, dans son propre bureau conçu par Jean Pierre Raynaud, croule sous la tonne d'archives écrites à la main sur des minuscules fiches cartonnées. Rien n'est numérisé! C'est ainsi que le visiteur doit se frayer un passage aléatoire pour se trouver une petite place car les sols autant que les murs, les canapés mais aussi les fauteuils sont occupés par des œuvres de leurs artistes préférés. Pendant ce temps les petits-enfants jouent avec leur maison de poupée playmobile, dans le grand salon, au milieu des installations des amis «Nouveaux réalistes» de leurs grands-parents. Des collections de toutes sortes, les plus inattendues, envahissent tous les espaces. Devant cela, on comprend mieux ce qui anime Philippe et Denyse: «Collectionner est une addiction, le collectionneur veut combler un manque, il veut tout savoir et avoir sur un sujet à travers une passion dévorante». N'est-ce pas ce qu'observait Sartre: «Collectionner c'est vouloir s'unir à l'objet». Et ce faisant agrandir sa vision du monde pour tracer l'autoportrait de collectionneurs humanistes que sont nos amis.

Martine: Comment est né votre goût pour l'art?

Philippe: Chez mes parents tous les murs étaient couverts de chefs d'œuvres impressionnistes, la cohabitation avec la beauté m'a construit. Je me suis présenté à l'École des Beaux Arts mais mes dessins non figuratifs n'ont pas été appréciés. Pourtant chez moi la passion du dessin était instinctive.

À ce moment là, la période que nous vivions était traumatisante, les Allemands étaient partout, naïvement je voulais redresser l'image de la France. Je me suis alors engagé dans l'armée à vingt ans où j'ai progressivement construit une carrière d'officier dans la Légion étrangère après Saint Cyr et Saumur. Cela fut quinze ans de guerre, au Maroc,

en Indochine, en Algérie, le putsch raté, un procès, la prison, une dépression... Mais collectionner m'a permis de me reconstruire. J'avais épousé Denyse en Mars 1956 et l'avais embarquée en Algérie. Elle a vécu tous ces événements avec moi jusqu'en avril 1961, date à laquelle nous sommes revenus à Paris.

C'est alors que mon père meurt en août 1961 et que j'hérite de sa collection de tableaux impressionnistes. Nous décidons, Denyse et moi, de poursuivre la tradition familiale en constituant la suite de la collection. Je trouvais que ma famille s'était arrêtée dans son goût pour l'art pictural et je rêvais d'une collection qui allait de l'Antiquité au XX^e siècle en passant par la Renaissance. Mais, lors de la vente Lefèvre en 1963, comprenant que je devais vendre deux Renoir pour acquérir un Picasso, un Matisse ou un Van Gogh, je décide de m'intéresser aux jeunes artistes de ma génération. Et de me consacrer à ma passion: la collection, car j'ai une nature d'accumulateur comme mon arrière grand-père. Je suis capable de collectionner n'importe quoi. En ce moment je fais une collection de maquettes de voitures et de couteaux pour mes petits enfants. Une collection c'est d'abord un grand nombre d'objets!...

Dès 1963, alors que j'étais devenu antiquaire en m'associant avec Jean Marie Rossi chez Aveline, nous avons commencé ensemble à visiter les galeries d'art contemporain. Sami Tarica et Arditti m'ont ouvert les yeux sur Max Ernst, Paul Klee, Léger, Schwitters, Wols, Fontana, Fautrier qui vivait encore... Je me souvenais d'un principe que mon père m'avait enseigné: si on aime, c'est connu, ce n'est donc pas bon. Au début je n'aimais pas ce que je voyais et progressivement je me suis dit que c'était vers cela qu'il fallait aller: il fallait se détacher de la représentation à l'époque de la photographie. En deux ans, j'ai appris et formé mon regard à cet art contemporain naissant.

Denyse: De mon côté, j'ai toujours aimé l'art. Enfant je dessinais tout le temps, au dessus de mon lit il y avait plein d'affiches de tableaux: le *Café de nuit* de Van Gogh était mon préféré.

Quand Philippe s'est mis à collectionner avec son ami Rossi, je m'occupais de mes enfants en bas âge, mais j'allais voir toutes les grandes expositions avec eux et nous recevions beaucoup tout le milieu de l'art.

Martine: Quel a été votre premier coup de foudre esthétique en art contemporain?

Philippe: Toujours en 1963, je suis entré dans la galerie Michel Couturier la veille d'un vernissage après avoir vu en vitrine deux tableaux inconnus de moi: il s'agissait d'Arman et de Klein. Sous le choc de la vue des trente œuvres exposées, j'ai dit au galeriste «je prends tout». C'était à la fois spontané et ordonné. Je ressentais deux besoins différents, à la fois un besoin de nouveauté et aussi un besoin d'équilibre. Ce que je voyais ne ressemblait à rien de connu et me procurait une grande émotion.

Dès le lendemain, nous avons connu Arman, puis très vite César, Pierre Restany, Christo, Takis, Jean Tinguely et Niki de Saint Phalle, Sarkis, Martial Raysse, Pavlos, Gilli, Miralda, Jean-Pierre Raynaud, Jean-Claude Farhi, Bernard Venet. Nous leur achetions beaucoup d'œuvres.

Les galeristes comme Iris Clert, Michel Couturier, Yvon Lambert, Jean Larcade, Alexandre Iolas, sont devenus des amis. Un peu plus tard, Pierre et Marianne Nahon, Daniel Templon, la Galerie Pièce Unique, Georges-Philippe Vallois le sont devenus également. Les jeunes conservateurs de cette époque venaient aussi chez nous, beaucoup d'entre eux sont devenus directeurs de musées...

Denyse et moi nous sommes totalement investis dans les Nouveaux Réalistes, qui représentaient l'école française, dans les Affichistes aussi, Rotella, Raymond Hains, Dufrenès, Villégé. Nous avons aussi très vite connu et collectionné Boltanski, Buren, Alain Jacquet, Ben, Gilli, Bertrand Lavier et Gloria Friedman, Roland Flexner, Deschamps, Malaval, Combas, Jean-Luc Parant... Je ne peux pas tous les citer.

Nous aimions beaucoup le pop art américain: à partir de 1965, nous avons acheté Rauschenberg, puis Warhol, Jasper Johns, Lichtenstein, Wesselmann, Jim Dine, Sol Lewitt, exposés par la galerie Ileana Sonnabend, Donald Judd chez Daniel Templon. Mais les prix n'avaient rien à voir avec les prix français, il fallait compter deux zéros de plus. Avec les conceptuels, j'ai décroché, cela ne me disait rien, j'ai besoin d'un support matériel. Par ailleurs, je ne voulais plus vendre d'impressionnistes, les moyens étaient donc limités, et de plus les murs ne comptaient plus d'espaces vides.

En 1982, j'ai décidé de changer totalement d'horizon et de m'occuper, avec un ancien ami de ma période militaire, d'une vaste propriété à rénover, avec château et parc en Dordogne: cela représenta trente ans de retour à la nature et au travail manuel. Je voyais les expositions en week-end seulement et Denyse a pris seule le relais dans les vernissages, nous achetions encore un peu et voyions les amis le dimanche à la maison.

Dès 1966, Denyse qui avait envie de retravailler comme avant son mariage, et s'investissait aussi dans nos achats, a proposé à Jean-Pierre Raynaud et à César de tenir bénévolement leurs archives pour préparer leurs catalogues raisonnés. En 1969, Arman lui a demandé de faire les siens également.

Denyse: J'ai ainsi pu m'investir au plus près dans le milieu que j'aimais, suivre œuvre par œuvre la création de ces trois artistes que j'admirais, moi-même créer des livres, et cela m'a passionnée. Je continue toujours.

Martine: quel a été votre dernier coup de foudre esthétique?

Philippe: Un artiste ami de mes enfants: Gilles Barbier.

Martine: Qu'est ce qu'un chef d'œuvre?

Philippe: Un chef d'œuvre saute à la figure, s'impose sans réflexion, comme un coup de foudre.

Martine: Qu'est ce qu'un œil de collectionneur?

Philippe: C'est un œil ou plutôt un cerveau qui commande à un œil et qui se modèle sur la recherche en cours. C'est un œil qui voit la beauté à l'état pur. C'est un œil qui n'a pas d'idée *a priori*.

Aujourd'hui je vois tout de suite chez un même artiste ce qui est bien et ce qui ne l'est pas, ce qui correspond à son équilibre. Chaque artiste a son équilibre.

Le goût français est basé sur l'équilibre. L'art du XVIII^e français est le goût par excellence de l'équilibre. Après avoir décapité les gens dont le goût s'était formé au cours des siècles, il y a eu une période de goût français très déséquilibré, après la Révolution.

Martine: Qu'est-ce qu'être mécène aujourd'hui?

Philippe: Être mécène aujourd'hui c'est aider les jeunes artistes, mais il faut beaucoup d'argent pour cela, c'est pourquoi seules les entreprises sont des mécènes suffisants.

Martine: La spéculation sur l'art a-t-elle toujours existé?

Philippe: Oui, mais pas dans les proportions d'aujourd'hui. Les cotes des artistes dépendent largement des marchands. Aujourd'hui plus personne ne s'occupe de César et d'Arman dont les cotes plongent. Parmi les Français, il n'y a que Klein, Soulages, Dubuffet et Bernard Venet qui sont bien représentés à l'étranger.

Martine: Dans quel sens se font vos choix: êtes-vous amis avec un artiste avant d'apprécier son œuvre ou le contraire?

Philippe: L'œuvre s'impose, mais je peux être ami avec un artiste dont je n'aime pas l'œuvre.

Martine: Quels sont pour vous les principales qualités d'un collectionneur?

Philippe: Une curiosité encyclopédique et un certain absolutisme, je crois, du moins en ce qui me concerne...

Collectionner est aussi une maladie, une addiction, le collectionneur veut combler un manque, il veut tout sur un sujet à travers une passion dévorante.

Martine: Comment souhaitez-vous faire connaître votre collection?

Philippe: Denyse et moi souhaitons rester discrets; cependant Denyse a été longtemps vice présidente des «amis du Musée national d'art moderne» du Centre Pompidou. Nous avons partagé nos goûts avec de nombreux groupes français et étrangers qui sont venus voir notre collection. Nous l'avons fait en réciprocité de nos superbes voyages dans le monde entier avec les «amis» organisés par nos trois admirables présidents, Sylvie Boissonnas, François Trèves et Nicolas Boissonnas.

Enfin, nous avons la joie de constater que nos deux fils, Christophe, responsable de l'art contemporain chez Christie's, et François, se passionnent aussi pour les artistes de leur génération. Nous leur avons déjà donné en grande partie notre collection et espérons qu'ils auront assez de place pour la garder...